15. Avril 1785.

581

„ eux que des vices „ (ils ne se laisserent que lorsque tous les prêtres & les chrétiens qui tenoient à la foi plus qu'à la vie, furent exterminés. Ce furent les bourreaux qui se laisserent. Accordez aujourd'hui la liberté aux prêtres d'y prêcher l'imposante morale & aux Japonois de la professer, & nous jugerons par les effets si les Japonois en sont si las. C'est la philosophie qui se lasse d'être sous le joug de la décence & de devoir afficher au moins un simulacre d'honnêteté & de vertu. Mais encore quelques progrès, encore quelques tentatives impunies à l'instar de celle-ci, & elle sera délivrée de toute entrave).

Vous voyez, Monsieur, que cette haine n'est point fardée par un respect simulé ou des exceptions ménagées, qu'elle n'a pu se soulager que par les invectives les plus dures, les imputations les plus affreuses, prodiguées sur la totalité des ministres de la religion. N'êtes-vous pas étonné de cette prodigieuse insolence? Est-il compréhensible que dans un Etat policé où les loix, les tribunaux ne laissent point la calomnie impunie, où l'on ne peut injurier un particulier sans s'exposer à leur sévérité; un écrivain, sous le titre de philosophe qu'il s'arroe, sur la foi de Voltaire ou de Raynal, ose outrager ouvertement le premier corps de l'Etat, non d'une manière transitoire, mais en consignand dans un monument public ses assertions insultantes? Peut-on imaginer que dans la capitale, sous les yeux des juges & gardiens de l'honneur des citoiens, un homme soit autorisé à dés-